

Rainbow Warriors



AU DIABLE VAUVERT

Ayerdhal

Rainbow Warriors

Préface de SARA DOKE



Du même auteur chez le même éditeur

LA BOHÈME ET L'IVRAIE, roman
DEMAIN UNE OASIS, roman
LE CHANT DU DRILLE, roman
MYTALE, roman
L'HISTRION, roman
SEXOMORPHOSES, roman
BALADE CHORÉIALE, roman
CHRONIQUES D'UN RÊVE ENCLAVÉ, roman
TRANSPARENCES, roman
RÉSURGENCES, roman
BASTARDS, roman
SCINTILLEMENTS, intégrale des nouvelles
APHORISMES BOHÊMES, aphorismes
LE CYCLE DE CYBIONE, romans
CYBIONE
POLYTAN
KEELSOM, JAHNAÏC
L'ŒIL DU SPAD

ISBN : 979-10-307-0755-7

© Éditions Au diable vauvert, 2013, 2025

Au diable vauvert
www.audiable.com
La Laune 30600 Vauvert
contact@audiable.com

*À toutes celles et à tous ceux qui,
partout dans le monde,
sous prétexte de leurs préférences sexuelles
ou de leur genre,
qu'ils aient choisi celui-ci ou pas,
sont privés du droit premier de la
Déclaration universelle des droits de l'homme.
« Tous les êtres humains naissent
libres et égaux
en dignité et en droits.
Ils sont doués de raison et de conscience
et doivent agir les uns envers les autres
dans un esprit de fraternité. »*

*Un remerciement tout particulier
pour Marie-Aude.
Une bise à Mareike.*

Préface

Un jour de 2011, suite à une décision assez vague de l'Assemblée générale des Nations Unies, qui élimine, par 79 voix contre 70, l'« orientation sexuelle » des motifs d'exécutions listés dans le compte rendu du rapporteur spécial « Exécutions extrajudiciaires, sommaires ou arbitraires » et le remplace par « raisons discriminatoires de toute nature », décision qui invisibilise dès lors un certain nombre de personnes concernées – motion introduite par le Maroc et le Mali, la Cour pénale internationale a exclu les crimes contre les personnes LGTBQIA+ des crimes contre l'humanité. Elle est revenue sur sa décision assez rapidement. Mais ce scandale nous a fait réagir assez violemment, sachant, comme le disait l'article de *Pink News* que ces crimes particuliers existent dans un certain nombre de pays africains ayant voté la décision.

Cette colère, Ayerdhal l'a partagée avec ses lecteurs sur les réseaux sociaux. Nous l'avons partagée avec nos amis et je me suis disputée avec un l'un d'eux – qui y travaillait – à ce propos, Yal a repris mes arguments et l'ami a capitulé. J'étais en colère. Yal aussi. Le mépris envers les personnes

LGBTQIA+ auquel s'ajoutait celui envers la parole des femmes a enflammé nos discussions, le mal était fait. L'idée de *Rainbow Warriors* était née. Une fois de plus dans sa carrière, une colère politique s'emparait de sa plume. Une fois de plus lui revenait la phrase de Sartre qu'il aimait tant, « la fonction de l'écrivain est de faire en sorte que nul ne puisse ignorer le monde et que nul ne puisse s'en dire innocent. »

Comme toujours depuis que nous vivions ensemble, nous avons beaucoup discuté de l'histoire et de ses personnages. Chacun d'entre eux est une personne réelle ou presque et nous nous sommes amusés à leur attribuer des rôles. Jean-Noël, par exemple, est le cousin d'une de mes plus vieilles amies, il est dans le roman comme dans la vie. Représenter la pluralité dans un tel roman était fondamental. Ne pas voler la parole aux concernées mais, au contraire, la mettre en avant. Y glisser des figures connues et des scènes empruntées au cinéma était le petit plus pour le fun, s'amuser à les débusquer est un des plaisirs du texte. Il n'y a pas de héros dans *Rainbow Warriors*, il y a une multiplicité.

Je n'ai pas la prétention de dire qu'un quelconque roman d'Ayerdhal a été écrit à quatre mains (outre *Étoiles mourantes* avec Jean-Claude Dunyach) mais dans un couple d'auteurices, on parle, on propose, on réfute, on lit, on relit, on corrige, on partage, l'un, et l'autre. Ayerdhal était ce qu'on appelle dans notre jargon un « jardinier », s'il savait ce qu'il souhaitait écrire, s'il savait où il allait dans le récit, tout se passait dans sa tête, rien n'était vraiment préparé en amont. Mais, nous parlions de ce que nous écrivions, et nous nous relisions, chapitre par chapitre. Chaque auteurice a ses primo-lecteurices, Jean-Claude Dunyach partageait avec moi cette tâche et ce plaisir.

Rainbow Warriors était aussi l'occasion de tenter l'aventure du feuilleton, de publier en épisodes, en numérique.

Et donc d'adapter l'écriture de chaque segment à cette forme particulière, de s'inspirer des feuilletonnistes et des séries télévisées pour le rythme, les rebondissements et les cliffhangers. Sans oublier la finalité de l'ouvrage, un roman n'est pas seulement la somme d'épisodes séparés. Ce fut donc une expérience d'écriture nouvelle, intense, pleine d'enseignement, qui a poussé Ayerdhal à renouveler son style, à redoubler de finesse pour ce qui n'est pas seulement un roman d'aventure.

Rainbow Warriors a obtenu le prix Bob Morane, le prix Rosny Aîné et le prix du roman gay.

À la mort d'Ayerdhal, la maison Arc-en-ciel de Bruxelles a offert un drapeau qui, avec celui de l'anarchie, a recouvert son cercueil de carton lors de ses funérailles.

Sara Doke, avril 2025

Chapitre 1

Il y a des choses qui ne se font pas. Courir dans un cimetière, par exemple. Surtout un cimetière militaire. Cracher sur les tombes, non plus. Encore moins sans prendre le temps de s'arrêter. Geoff, lui, fait ça tous les matins depuis bientôt deux ans.

Il court en tennis et jogging, serviette autour du cou, la foulée sûre et tranquille, et il crache sur une trentaine de tombes en marmonnant des mots que lui seul comprend. Ce sont pourtant des phrases simples.

Salut, vieux salopard.

T'as l'air fin sous ta pelouse, maintenant.

Tiens ? T'es encore là, toi ?

Redis-moi qui c'est qui pète la forme, gros malin.

Alors, fils de pute, toujours calanché ?

Oui, ce sont des phrases simples, car Geoff Tyler est quelqu'un de simple. Il a promis qu'il irait cracher sur les tombes de tous les fumiers qui commettraient l'imprudence de crever avant lui et il tient parole. C'est ainsi qu'on est un homme d'honneur. Et qu'importe si cela défrise les

rare oreilles qui ont la déveine d'intercepter un mot ou deux.

Quand cela arrive, Geoff rit. Un petit rire sous cape, jubilatoire. Un rire de revanche sur le destin, de connivence avec le passé. Un rire pour lequel un lieutenant, un balaise tout frais émoulu de l'école, l'a un jour poursuivi et agrippé par le bras.

— Non mais dis donc, mon salaud, tu...

Il n'a pas achevé sa phrase. Geoff lui a retourné le pouce et l'a projeté au sol dans le même mouvement. Quand le type s'est relevé, prêt à en découdre, Geoff lui a planté deux yeux de glace dans le regard et a laissé tomber :

— Mon général.

— Quoi ?

— À un général, on dit *mon général*, lieutenant, pas *mon salaud*.

Et il est reparti sans que le jeunot sache faire mieux que demi-tour.

À la retraite. Depuis bientôt deux ans. Dégouté de tout, mais toujours en pleine forme et toujours aussi vif, le général de division Geoff Tyler crache chaque matin sur les tombes des soldats qui étaient sous ses ordres dans le pire moment de son existence et qui ont eu l'audace d'y laisser leur peau.

Vous m'entendez, fils de putes ! Tant que je suis vivant, je vous interdis de clamser ! Et je jure que j'irai cracher sur la tombe de tous ceux qui lâcheront la rampe !

Dans les heures qui ont suivi, sur trente-quatre, vingt-six sont tombés. Les huit autres sont morts dans d'autres échauffourées, sous d'autres commandements, mais il crache aussi sur leurs tombes, par respect.

Geoff était colonel. C'était en Amérique centrale, lors d'une de ces guerres que les livres d'histoire ne nomment pas, dans laquelle le Pentagone tait que des soldats

américains étaient engagés, dont les médias n'ont jamais dit que la plupart d'entre eux ne sont pas revenus. Ce n'est pas que personne ne sait, c'est que personne ne veut savoir. Dans les vallons du cimetière d'Arlington, la guerre a ce goût depuis que Roosevelt est mort : quand on l'appelle par son nom, c'est pour cacher qu'on se livre à l'annexion. Le temps de prendre une déculottée, comme au Vietnam, ou de mettre un gouvernement de paille en place, comme partout ailleurs.

Ses opinions n'ont jamais freiné Geoffrey Henry Tyler dans la conduite d'une carrière irréfutable. Irréfutable mais pas exemplaire, puisque personne n'a jamais pu l'empêcher d'émettre lesdites opinions et de les coucher dans des rapports, confidentiels certes, mais qui ont décoiffé de nombreuses huiles à la Maison Blanche, dont trois dans le bureau ovale. C'est même probablement à deux de ces rapports ayant atteint le sein des saints qu'il doit sa deuxième puis sa troisième étoile, et sa nomination à l'OTAN puis sa délégation à l'ONU. Et c'est assurément au dernier d'entre eux qu'il doit sa mise à la retraite, la phrase « Cette troisième guerre du Golfe n'est qu'un parcours en neuf trous du cul » semblant avoir profondément échauffé l'un des séants incriminés.

D'ordinaire, quand il court, Geoff ne pense pas. Il évoque les soldats sur les stèles desquelles il crache et il leur accorde l'estime que l'armée n'a su leur donner qu'à titre posthume avec une discrétion beaucoup plus furtive que ces putains de F117 qui n'étaient pas au rendez-vous. Aujourd'hui, c'est un peu différent. Il ne peut s'empêcher de songer à la limousine qui l'attend en face de Memorial Chapel. Garée sur un parking vide juste à côté de la place sur laquelle il laisse chaque jour sa propre voiture, il ne peut pas y avoir de doute, pas le lendemain du coup de téléphone de Varansky.

Colonel Joseph Varansky, le seul officier de la DIA¹ avec lequel Geoff a créé un lien vaguement amical, qui a suffi à faire la différence quand certains renseignements étaient incomplets ou absents. Un type de confiance, du moins pour une grande gueule qui comprend à demi-mot. Un type qui appelle à minuit un dimanche après deux ans de silence et qui dit juste « Geoff, j'ai quelque chose pour toi. Tu fais toujours ton jogging autour de Custis-Lee ? Je passerai te saluer un de ces quatre. »

Eh bien, ça n'aura pas traîné !

Varansky, Geoff serait presque content de le revoir. La limousine, par contre, il n'aime pas, ça pue des trucs plus sales encore que le Pentagone ou la Maison Blanche. Vitres tellement fumées qu'un junkie n'y retrouverait pas son filtre, pneus coulés dans un gilet pare-balles, chromes astiqués à la langue de lèche-cul et larbin de service qui fait le pied de grue devant, des fois qu'un moustique oserait approcher le pare-brise.

À trop y songer, Geoff finit par accélérer l'allure et même à la forcer un peu. D'habitude, la serviette ne lui sert à rien. Il transpire peu et sa propre odeur ne le dérange pas. Il a sué dans suffisamment de jungles et de déserts pour s'y être habitué. Avec un peu de chance, cette fois, il pourra l'essorer sur la tronche d'un sénateur du Midwest ou sur les pompes d'un enfoiré de Wall Street.

Le larbin ouvre la portière arrière droite de la limousine quand Geoff passe entre elle et sa voiture, Geoff jette un œil goguenard dans la limousine.

Au fond à gauche, Varansky lui fait un signe de tête. En face de Varansky, quelque brune à peine libérée d'Hollywood lui sourit de toute sa quarantaine épanouie mais

1. Defense Intelligence Agency, service de renseignement de l'armée américaine.

indubitablement compassée. À côté d'elle... merde ! À côté d'elle, l'homme qui lui tend la main est une des rares personnes que Geoff veut bien appeler « Monsieur » sans penser « connard ».

— Monsieur, dit Geoff en serrant sans retenue la main tendue.

— Bonjour, Geoffrey. Si vous avez un moment à nous accorder...

Geoff monte dans la voiture et s'assoit sur la banquette à côté de Varansky, face à l'homme qui voulait faire de l'ONU une institution consacrée aux Droits de l'Homme.

La limousine vibre à peine en démarrant et s'engage sur McNair. La vitre de séparation entre l'espace arrière et les sièges avant reste baissée. Avec amusement, Geoff remarque qu'il est le seul blanc dans le véhicule.

— Je suis désolé de vous imposer cette mise en scène, reprend l'homme pour lequel Geoff a risqué deux fois la cour martiale (tout en adressant un sourire à celle dont Geoff est maintenant sûr qu'elle fait carrière à Hollywood). Il m'était difficile de vous contacter plus ostensiblement.

Geoff hausse les épaules.

— Ce ne sera pas la première fois, dit-il. C'est juste que j'avais perdu l'habitude.

Alors l'homme avec qui Geoff a jadis bravé le Conseil de sécurité des Nations unies fronce les sourcils.

— Vous ai-je déjà remercié pour les risques que vous avez pris sur mon initiative, Geoffrey ?

— Pas plus que je ne vous ai remercié pour m'avoir donné l'occasion de les prendre, Monsieur.

— Alors nous sommes quittes ?

— Jusque dans les conséquences de nos actes. Vous en disgrâce, moi à la retraite. Ce n'est pas très cher payé.

— En effet, mais, parfois, j'aimerais être certain que nous avons contribué à sauver autant de vies qu'il était possible.

— Parfois, j'aimerais croire que nous avons eu tous les salopards et uniquement les salopards.

La mimique de l'homme que la majorité des États ne voulaient plus au secrétariat des Nations unies est sans équivoque.

— Je crains de vous demander aujourd'hui une véritable créance, Geoffrey.

Geoff s'enfonce dans la banquette, croise les mains sur ses cuisses, jette un regard vers le plafond et fait la moue.

— Vous avez toute ma confiance et je serais honoré de vous endetter.

— Ne vous engagez pas sans savoir dans quoi vous mettez les pieds, général, intervient l'actrice d'une voix lasse et sans le regarder, la tête appuyée contre la vitre.

C'est sûrement une bonne actrice mais, à l'instant présent, elle est très mauvaise, et Geoff n'aime pas le dédain avec lequel elle a habillé son grade.

— Ne vous inquiétez pas, ma p'tite dame. J'ai dit merde au président, je saurai faire la même chose avec n'importe qui.

La beauté noire daigne abandonner la vitre et le gratifie cette fois d'un vrai sourire, ses yeux d'ébène réellement amusés.

— Je pense que c'est exactement ce que vous ferez, général, mais vous froisser n'est pas très habile de ma part alors que je suis censée souhaiter le contraire.

Geoff note le « censée » et se demande s'il doit le trouver de bon ou de mauvais aloi.

— Excuses acceptées, ironise-t-il.

Alors il se souvient de qui et de ce qu'elle est vraiment. Actrice, oui, un petit peu, après avoir été mannequin et avant d'avoir épousé une idole du rock, et sa quarantaine resplendissante a déjà bien entamé la cinquantaine.

— Veuillez accepter les miennes, ajoute-t-il un peu gêné.

Elle plisse les yeux puis hausse les épaules.

— Pourquoi ? Parce que vous ne m'aviez pas reconnue ?

— Parce que vous n'êtes pas une p'tite dame.

— Aucune femme ne l'est, général. C'est un sobriquet aussi phallocrate que poupée ou poulette. Mais j'apprécie que vous fassiez amende honorable.

Geoff se tourne vers Varansky.

— Joseph, explique-moi donc ce que je fais ici et pourquoi c'est toi qui m'as contacté.

— Je...

Varansky ne sait pas quoi répondre. Il regarde le vis-à-vis de Geoff qui lui sauve évidemment la mise :

— Joseph vous a appelé sur ma requête. Il était imprudent que je le fasse moi-même. Pour ce qui concerne les explications, je vais vous demander encore un peu de patience. (Il se tourne vers le chauffeur.) Amin ?

— Dix minutes, Monsieur.

Il revient à Geoff :

— Dans un quart d'heure, donc, je serai... nous serons en mesure de vous fournir toutes les explications nécessaires. Maintenant, je peux seulement vous dire qu'il n'a pas été simple d'organiser la réunion à laquelle nous nous rendons. Je suis sûr que vous comprendrez immédiatement pourquoi.

Geoff se cale le crâne contre l'appui-tête, croise les bras et ferme les yeux. L'odeur de sueur et d'assouplissant de la serviette couvre celle du cuir de la banquette.

— Dans ce cas, je vais piquer un petit roupillon. (Il entrouvre une paupière.) Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, Monsieur.

Monsieur Akwasi Koffane sait exactement quand il ne faut pas voir d'inconvénient dans la rebuffade d'un homme qui n'exécute les ordres que selon son interprétation et après avoir exprimé très librement son opinion quant à leur validité.

Lorsque Geoff rouvre les yeux, il a réellement dormi et la limousine est en train de franchir le portail d'une propriété donnant sur Occoquan Bay. C'est un parc entretenu au cordeau avec, en son centre, une villa imposante que les arbres protègent des éventuels curieux, depuis la route comme depuis la baie. La voiture s'immobilise devant un perron de prétention hellénistique, dans un crissement de graviers. Le chauffeur et le porte-flingue se précipitent pour ouvrir les portières.

Quand Koffane et l'actrice – Ayan, elle s'appelle Ayan quelque chose – sont sortis, Geoff pose une main sur l'épaule de Varansky et serre un peu plus qu'il ne devrait.

— J'ai plaisir à te revoir, Joseph. J'espère que ça va durer.

Le rictus de Varansky est, pour le moins, sceptique, mais il se contente de répliquer :

— Je ne suis pas mécontent non plus de retrouver ta tête de cochon... *Geoffrey*.

De toute son existence, Geoff n'a laissé que trois personnes l'appeler Geoffrey : sa mère, *paix à son âme*, son ex-femme, *que son deuxième mari soit sanctifié*, et Koffane, parce que, merde, ce type vaut bien une entorse à n'importe quel règlement. Bien sûr, Varansky le sait, comme Geoff sait que le colonel supporte mal le diminutif de son prénom.

— N'abuse pas, Jo.

Varansky montre ses paumes et quitte la limousine. Geoff l'imité et rejoint Koffane qui l'attend sur les marches du perron entre deux piliers ridicules. Ayan Quelque Chose est déjà entrée dans la villa, dont un larbin garde la porte béante. En passant, Koffane lui serre la main, lui glisse un mot et l'appelle par son prénom. L'homme qui a tant serré les mains de ses adversaires quand il était à l'ombre du sommet ne rate jamais une occasion de serrer la paluche des gens ordinaires.

À l'intérieur, la villa est plus sobre, même si l'escalier qu'ils empruntent dégouline de marbreries et que deux vasques de stuc sur le palier s'efforcent de rappeler que le goût ne s'acquiert pas avec l'argent. À l'étage, un corridor distribuant quatre pièces de chaque côté se termine par une porte à deux vantaux de bois massif, marquetés par un fan de Picasso et vernis par un ennemi de l'ébénisterie. Derrière la porte, trois marches plus bas, se trouve une pièce qui s'apparente moins à une véranda qu'à une serre dont on aurait pris soin d'éliminer le moindre végétal. Tout en verre et en poutrelles métalliques, elle offre une vision panoramique de la baie à travers le feuillage d'arbres patiemment élevés, taillés, élagués à cet effet.

— Waow ! concède Geoff en entrant, juste avant de baisser le regard sur les personnes rassemblées et de retenir une exclamation beaucoup plus imagée.

À vue de nez s'étale sous ses yeux l'équivalent du budget annuel d'une nation en voie de développement, plus de quoi alimenter en potins plusieurs numéros d'un magazine people. Il y a probablement aussi matière à interpeller la SEC et la NSA. La SEC, ne serait-ce que parce que les deux leaders mondiaux sur le marché du logiciel sont gentiment en train de tailler une bavette autour de leurs ordinateurs portables ouverts. La NSA, entre autres parce que le magnat russe, qui discute avec un prix Nobel de physique et l'égérie du féminisme à poil dur, est interdit de séjour dans plusieurs États européens et soupçonné de trafic d'armes. À la louche, Geoff reconnaît aussi un potentat des médias, un styliste de haute couture, une poignée d'acteurs, quelques milliardaires multitâches, un chef d'orchestre et une demi-douzaine d'habitues des charts du monde entier, dont le chanteur d'Ayan, qui la tient par la taille. Le jet-set 20, en quelque sorte, sauf qu'ils sont près d'une centaine.

Quand Koffane frappe dans ses mains, les conversations se taisent. Ceux qui n'avaient pas encore remarqué leur entrée se tournent vers eux, dont un octogénaire bien dégarni avec une tache sur le front, le dernier secrétaire général du Parti communiste de l'Union soviétique.

— Merde ! laisse échapper Geoff. Là, vous m'impressionnez.

Pendant que la salle est en train de se réorganiser, chacun rejoignant une place selon une configuration qui n'est pas sans rappeler celle d'une conférence militaire, Koffane sourit.

— Vous comprenez maintenant pourquoi cette rencontre a été difficile à mettre au point sans qu'aucun média ni service secret en ait vent. Venez.

Face à ce qui est indéniablement devenu une assistance se trouve une chaire, légèrement rehaussée, dotée d'un micro sur la tablette. C'est là que Koffane guide Geoff et, à la plus vive surprise de celui-ci, l'y abandonne pour rejoindre le premier rang, s'asseyant entre le fossoyeur du Soviet suprême et – nom de Dieu ! – l'archevêque le plus controversé de toute l'Église romaine. Désorienté, Geoff cherche Varansky et s'aperçoit qu'il se tient derrière lui, un peu comme un garde du corps, debout, jambes légèrement écartées, mains croisées sur le pubis. Il prend aussi conscience d'être en tenue de jogging et d'avoir encore la serviette crasseuse autour du cou, devant une armada de sommités siégeant avec micros et tablettes pour un symposium dont le sens lui échappe complètement, mais dont il est l'infortuné point de mire.

Koffane appuie sur le bouton de son accoudoir droit et se penche vers le micro.

— Général Tyler, commence-t-il (sa voix est restituée par des haut-parleurs placés tous les cinq mètres à l'angle du plafond et des murs), je ne vous présenterai pas. Tout

le monde ici connaît votre dossier militaire et les notes un peu plus confidentielles que le colonel Varansky a eu l'obligeance de nous soumettre. Je ne vous présenterai pas non plus. Vous avez, j'en suis sûr, reconnu la plupart des membres de notre très hétéroclite communauté. Connaissant votre sagacité, je ne doute d'ailleurs pas que vous ayez fait le rapport entre cette diversité et ce que nous espérons de vous.

La sagacité de Geoff doit être restée à Arlington, car elle ne lui souffle que de calamiteuses réparties. Il appuie sur le bouton de la tablette.

— Il vous manquait un dalmatien pour faire le cent unième ?

Il sent l'agacement de Varansky dans son dos et il lit la désapprobation sur plusieurs visages épars, mais Koffane semble étonnamment satisfait de la réponse. Non, pas de la réponse... de la façon dont il prend les choses. Alors Geoff enfonce à nouveau le bouton :

— J'ai trois étoiles, vous croulez sous le fric. De là à penser que vous voulez vous acheter une armée...

Il relâche le bouton et balaie l'assemblée de ses yeux froncés, donnant l'impression qu'il accroche chaque regard et qu'il le transperce pour examiner ce qui se cache derrière, loin, très loin. C'est un des tours qu'on ne lui a pas vraiment enseignés mais qu'il a appris à West Point. Très efficace, même devant un cénacle de politiciens – il a eu l'occasion de le pratiquer devant une commission sénatoriale. Sur ce parterre aussi cela fonctionne. De nombreuses jambes se croisent ou se décroisent, des doigts s'agitent sur les tablettes, des dos se courbent légèrement, des yeux se détournent, mais quelques-uns restent impassibles et certaines commissures de lèvres se relèvent avec amusement. Les véritables pros de la communication sont moins sensibles aux trucs dont ils usent eux-mêmes,

surtout si le charisme ne leur est pas naturel. Pourtant, c'est quelqu'un dont le charisme a bouleversé plusieurs générations de mélomanes qui se substitue à Koffane pour réagir. Monsieur Quelque Chose en personne, pour le plus grand plaisir de son Ayan, dont elle a pris le nom en l'épousant, Lovelyes, se souvient Geoff.

— Nous disposons déjà d'une armée, Geoff... je peux vous appeler Geoff, n'est-ce pas ?

— Je préfère, David.

— Moi aussi. La formalité des grades et des titres n'est utile que dans les contextes qui les justifient. Et rassurez-vous : je saurai vous donner du Général quand il le faudra, s'il le faut un jour.

— J'y compte bien. Vous dites que vous disposez d'une armée, David ?

— En quelque sorte, Geoff. Mais nous ne l'avons pas achetée.

Geoff plisse les yeux. Au fond, tout est logique.

— S'il ne s'agit pas d'une SMP ni d'un bataillon de mercenaires, c'est que vous parlez d'une armée régulière, déduit-il.

— Une SMP, Geoff ?

— Société militaire privée, David, soupire Geoff avant de s'adresser directement à Koffane. Nom de Dieu, Monsieur, quel gouvernement envisagez-vous de renverser ?

Koffane se redresse, pose les coudes sur sa tablette et le menton sur ses mains croisées. Il reste ainsi dix secondes, les yeux fixés sur lui, comme s'il l'évaluait et qu'il hésitait, mais Geoff le connaît : sa décision est prise, son discours est prêt et ce n'est pas de Geoff dont il doute, mais de tous ceux qui sont derrière lui et de leurs réticences. Finalement, il décroise les mains et pousse le bouton du micro.

— Celui du Mambesi.

République démocratique du Mambesi. Moins démocratique que bananière et riche d'un despotisme qui se promène de Genève à Luxembourg en passant par Nassau, Bahreïn ou Macao. Rien de très original dans une région d'Afrique où les dictatures pullulent et côtoient les gouvernements de paille sous la férule des transnationales et des ambassades occidentales. En y réfléchissant bien, Geoff est capable de situer le Mambesi sur une carte, de nommer sa capitale, comme d'ailleurs celles de tous les pays voisins, d'extrapoler sa population et de citer ses principales ressources telles que mentionnées dans un atlas géographique des années 70. Et, en fouillant sa mémoire, il doit pouvoir en extraire un minimum d'informations géopolitiques probablement périmées depuis plus de vingt ans. Sans intérêt. C'est à peu près ce qu'il résume par :

— La dernière fois que j'ai entendu parler du Mambesi, nous en virions les derniers Cubains que les Soviets y avaient envoyés pour entretenir l'esprit révolutionnaire, et les Britanniques convenaient avec les Français de mettre un terme à la guéguerre qu'ils s'y livraient depuis des siècles. Qui tire les ficelles aujourd'hui ?

— Les places boursières, Général, répond l'archevêque. Comme partout. Les courtiers, les traders, les lobbies financiers, les consortiums industriels, agroalimentaires, textiles, le FMI, tous ceux qui font pression sur les gouvernements pour le confort des plus riches.

Geoff comprend pourquoi cet archevêque n'est pas très populaire au sein de sa hiérarchie.

— Vous l'avez dit, Monseigneur, l'interrompt-il. Comme partout. De toute façon, ma question était de pure forme. Peut-être aurais-je plutôt dû demander : qui et que voulez-vous destituer, vous tous, pour instituer qui ou quoi ?

— Jonathan Édouard N'Mguiba, laisse tomber Koffane comme si c'était une évidence.

— Inconnu au bataillon.

— C'est l'accès au pouvoir de son père qui a facilité le rapprochement des intérêts franco-anglais dans cette partie de l'Afrique. Quand le père a abdiqué, l'armée a considéré que le fils était le seul successeur acceptable, et c'est elle qui assurait la sécurité des bureaux de vote et la régularité du dépouillement. Par la suite, certains généraux ont changé d'avis, mais ils se sont fait laminer par l'armée régulière, appuyée par les forces internationales de maintien de la paix. Je ne pense pas que vous ayez besoin d'un dessin.

— Inutile, en effet, j'aurais l'impression de l'avoir déjà vu en 4x3 un peu partout. (Geoff ôte la serviette de son cou et la pose avec désinvolture sur la tablette.) Mais puisque le Mambesi possède des dizaines de petits ou de grands frères dans le monde entier, pourquoi justement lui ?

Du premier au dernier rang, la question provoque plus qu'une simple gêne. De nouveau, les regards fuient, les jambes et les bras se croisent ou se décroisent. Cette fois, c'est le dernier Soviet qui s'attelle à la réponse.

— En matière de népotisme, la famille N'Mguiba et ses acolytes sont de véritables références. Ils exercent toute-fois une dictature suffisamment démagogue pour que les différentes communautés se considèrent comme opprimées mais se maltraitent les unes les autres plutôt que se liguer contre le pouvoir. Dans l'ensemble, le Mambesi aussi est un archétype et, depuis quelque temps, un leader dans le domaine des atteintes aux Droits de l'Homme et dans celui du lobbying auprès des Nations unies pour que certains crimes institutionnels soient dépénalisés. Ainsi, le 12 novembre 2010, sous l'impulsion du Soudan et du Mali et avec l'appui de la majorité des États africains, ils ont obtenu que les LGBT soient exclus de la résolution qui condamne les exécutions arbitraires.

Geoff ouvre de grands yeux.

— Les ?

— LGBT. Lesbian, Gay, Bi, Trans.

La façon dont de nombreux regards se braquent sur lui est presque une invite pour le général Tyler, mais il ne trouve pas de geofferie à commettre et il se fout complètement de ce que les gens du show-biz font de leur cul.

— Je vois, se contente-t-il (mais il ne peut s'empêcher d'ajouter :) Et je suppose qu'on y pratique aussi l'excision, l'infibulation et le viol punitif.

— Pourquoi ? Il y a un rapport ? s'égosille un photographe qui n'a jamais eu un modèle de plus de 15 ans.

Ignorant son intervention, c'est la dernière marraine en date de l'Association internationale de sauvegarde de l'enfance qui répond :

— Il semble que l'infibulation ait disparu et que l'excision ne soit plus pratiquée que par une seule peuplade. D'une manière générale, les enfants ne souffrent pas de maltraitance mais d'analphabétisme. Il n'existe que deux collèges et un seul lycée dans tout le pays. La scolarisation est quasi inexistante en dehors des villes ; les enfants travaillent très jeunes.

— Pour ce qui concerne les viols, enchaîne Koffane, les rapports des ONG sont effrayants. L'armée, puisqu'il n'y a pas de police proprement dite, pratique effectivement et de manière courante le viol punitif, entre autres, mais elle n'est pas la seule. N'Mguiba règne par la division et encourage les dissensions ethniques. Comme il veille à ce que seuls ses soldats soient armés, les différentes ethnies recourent au viol pour imposer la prévalence de leurs gènes ou souiller ceux de leurs ennemis afin qu'ils bannissent eux-mêmes leurs femmes.

— Paradoxalement, ajoute un prix Nobel que Geoff n'avait pour l'instant pas remarqué (de la paix, lui semble-t-

il), alors que l'homosexualité est punie de mort, N'Mguiba ferme les yeux sur les viols perpétrés en prison par les soldats sur les homosexuels, hommes ou femmes. Notez que, pour celles et ceux convaincus d'homosexualité, la peine de mort n'est pas la condamnation la plus fréquente. La plupart des homosexuels sont condamnés à l'ablation des parties génitales, par le fer pour les hommes, par le feu pour les femmes, auxquelles ils ne survivent pas, puisqu'on ne leur prodigue aucun soin.

Geoff ouvre la bouche, mais un journaliste (un prix Pulitzer, pour changer) profite qu'il oublie d'appuyer sur le bouton du micro pour lui souffler la parole :

— N'Mguiba se sert aussi du soupçon d'homosexualité pour se débarrasser de ses rares opposants et, dans deux cas au moins, de reporters. Il recourt au même prétexte pour expulser des représentants d'ONG ou les cadres d'entreprises étrangères récalcitrantes à l'augmentation régulière de taxes qui filent directement sur ses comptes offshore ou sur ceux de ses proches.

Geoff lève une main pour interrompre le journaliste et, surtout, pour s'assurer que personne ne reprenne le flambeau.

— Ainsi que monsieur Koffane l'a dit tout à l'heure, je ne pense pas avoir besoin d'un dessin pour chacune des exactions d'un régime qui, au risque de vous choquer, n'a malheureusement rien d'original, qui fait ami-ami avec la plupart des nations industrialisées... lesquelles doivent se féliciter de son étonnante stabilité... et dont la justice n'est guère plus barbare que celles de démocraties patentées qui coupent les mains des voleurs, lapident les femmes adultères, emprisonnent leurs opposants, contrôlent toute l'information et torturent tout ce qui ne baise pas uniquement pour se reproduire de la manière que les Écritures ont ritualisée, quel que soit le Livre de

référence. Alors, je reformule ma question : pourquoi précisément le Mambesi ?

Tout le monde s'en remet à Koffane, celui-ci active son micro :

— Parce que nous n'avons pas les moyens d'envisager plus gros et qu'il serait inefficace de s'en prendre à plus petit.

Une partie de la réponse intrigue Geoff, le temps que son regard fasse à nouveau le tour de l'assemblée et que germe une idée, une intuition, un soupçon, enfin bref quelque chose qui ne colle pas du tout avec ce qu'il considère comme sensé.

— L'argent étant le nerf de la guerre, je me doutais de quelque chose comme ça, ment-il sans honte. Mais c'est un peu comme choisir une cible au hasard et je ne crois pas au hasard.

— Nous voulons provoquer une prise de conscience, explique Koffane. Initier un mouvement, peut-être.

— Êtes-vous sérieusement en train de m'expliquer que vous organisez un coup d'État pour déclencher un élan révolutionnaire, Monsieur ?

Koffane hoche la tête.

— Les livres d'histoire regorgent de précédents qui démontrent que ce n'est pas un vain espoir, affirme l'équarisseur du communisme. Chaque fois que des hommes ont su prendre leurs responsabilités, des héros se sont levés et les peuples ont communiqué aux peuples la force de se soulever.

— Nous n'avons pas dû lire tout à fait les mêmes livres, réplique Geoff en se retenant d'ajouter « camarade ». Dans les miens, qui ne confondent pas putsch et révolution, les héros meurent toujours avant la fin et les peuples se retrouvent avec des maîtres aussi corrompus que leurs prédécesseurs, sinon pires. Puisque Joseph a eu l'amabilité

de vous confier l'intégralité de mon dossier, vous savez tous que, avant de rallier l'OTAN puis les forces de l'ONU, j'ai participé au *soutien* que mon gouvernement a apporté au renversement de certains régimes. Je serais très étonné qu'un seul d'entre vous se réjouisse de ce que cela a entraîné pour les populations concernées et je peux vous garantir que la Maison Blanche n'a jamais eu l'occasion de se féliciter de ce que cela a provoqué chez leurs voisins. L'effet boule de neige peut naître d'un soulèvement populaire, comme cela s'est produit récemment en Afrique du Nord, jamais d'un coup d'État orchestré par des étrangers, à moins que ces étrangers ne soutiennent toutes les juntas militaires voisines, ainsi que ce fut le cas après la Deuxième Guerre mondiale tant en Europe de l'Est qu'en Amérique du Sud. On peut manipuler les peuples, pas décider de leur destin. (Il fait une pause et achève :) Si vous le souhaitez, je peux aussi vous parler de l'Afghanistan, de l'Irak et des effets d'invasion et d'occupation. Et j'apprécierai un verre d'eau, balancer des évidences me dessèche le gosier.

Koffane et Varansky le connaissent, il est normal qu'ils ne réagissent pas, sinon par un petit sourire, presque de connivence, comme le fait Koffane (Geoff ne voit pas Varansky, mais il le sent imperturbable dans son dos). Par contre, alors qu'il s'attend à avoir jeté un froid glacial sur le reste de l'assemblée, il est sidéré de ne voir que des visages satisfaits, presque chaleureux pour certains, franchement soulagés pour d'autres. Quelque chose ne tourne décidément pas rond dans cette véranda. Il est grosso modo en train de leur dire que leurs intentions sont ou malveillantes ou stupides, or même les plus malcompréhensibles d'entre eux devraient en déduire qu'il les enverra bouler... et cela les ravit.

Il se tourne vers Varansky.

— J'ai loupé une marche, Joseph, ou quoi ?

Varansky se contente d'un sourire en coin. Geoff se retourne vers l'assemblée et écarte les bras en signe d'incompréhension.

— À dire vrai, Général, nous n'avons pas de contact dans l'armée mambésémie, ni avec l'opposition au régime de N'Mguiba, pas plus qu'avec les nations limitrophes.

Geoff connaît la voix que restituent les haut-parleurs, mais ne reconnaît ni ne repère celui à qui elle appartient.

— Excusez mon impolitesse, mais vous êtes ? demande-t-il.

Un bras se lève. L'homme est affalé sur sa chaise, comme un gosse à l'école. Son visage ne dit strictement rien à Geoff.

— Juste une voix, répond-il. Celle de votre inconscience.

Pas étonnant que ses traits n'évoquent rien à Geoff alors qu'il reconnaît sans mal la voix profonde, grave, presque cavernreuse, du hacker qui fait tourner en bourrique tous les services secrets américains depuis sa première frasque, lorsqu'il a parasité la radio des forces armées en Irak pour démotiver les soldats avec son émission *La Voix de votre inconscience*. Depuis, le FBI a pu démontrer qu'il avait prêté sa voix aux Anonymous pour certains de leurs clips et la CIA le soupçonne d'être le principal fournisseur de câbles diplomatiques américains à Wikileaks. Mais personne n'a jamais été foutu de prouver quoi que ce soit, ni encore moins de l'identifier. À moins...

Geoff se tourne à nouveau et brièvement vers Varansky, qui lui accorde le même sourire en coin et le double d'un clin d'œil. La DIA savait ! En tout cas, Varansky savait. Geoff éclaterait volontiers de rire, si ce que Monsieur Voix avait dit ne lui paraissait pas dangereusement aberrant.

— À dire vrai, Juste-une-Voix, vous avez des contacts avec qui au Mambesi ?

— Des gens sans importance et sans ambition, Général. Des vraies gens, quoi, avec leurs vies de tous les jours, leurs plus ou moins gros problèmes et aucune idée de ce que nous sommes en train de comploter à l'autre bout du monde.

Tous les regards, encore, se braquent sur Geoff. Tous attendent quelque chose de lui. Mais quoi ? Qu'il pose la bonne question ? Qu'il prononce la pire énormité ? Qu'il remette la serviette autour de son cou et se barre ?

Varansky se tient trop loin derrière lui pour qu'il sente son souffle sur sa nuque, mais c'est pourtant la sensation qu'il éprouve. Il n'appuie pas sur le bouton du micro pour demander entre ses dents :

— Tu es armé, Joseph ?

— Non.

— Alors qu'est-ce que tu fous dans mon dos, entre moi et la porte ?

— Nous sommes les deux seuls soldats dans cette salle, Geoff, et tu es mon supérieur hiérarchique. Je veux que le message soit clair pour tout le monde.

Geoff fait la moue et pousse le bouton.

— Si vous n'avez pas de contact au Mambesi, qui pensez-vous mettre à la place de N'Mguiba ?

— Une Assemblée constituante, répond Koffane.

— Que vous sortirez de quel chapeau ?

— Nous nous appuierons sur les conseils de village, les structures tribales et les lettrés.

— Admettons, soupire Geoff. Il n'empêche qu'une Constituante ne gouverne pas. Qui dirigera le pays en attendant qu'elle ait pondé sa Constitution ?

— Moi.

Au fond, c'est logique. Geoff aurait dû l'anticiper, mais il est seulement déçu.

— À quel titre, Monsieur Koffane ? En quel nom ? Avec quelle légitimité ?

— À titre humanitaire, général Tyler, au nom de l'humanité, avec la légitimité que confère la Déclaration des Droits de l'Homme. Regardez-nous. Que voyez-vous ?

— Sincèrement, je n'en sais trop rien.

— Nous sommes tous d'une façon ou d'une autre engagés dans des combats contre l'iniquité. Avec notre argent, avec nos mots, avec notre savoir-faire, auprès des institutions, des citoyens ou sur le terrain. Nous le sommes tous depuis longtemps et nous ressentons tous le même écœurement. Nous ne sommes utiles que localement et ponctuellement. C'est plus qu'insatisfaisant, et ça devient enrageant quand nos maigres avancées sont balayées d'un revers de plume au bas d'un accord, d'un contrat ou d'un chèque. Les femmes et les hommes que vous voyez en face de vous aujourd'hui, Général, sont des femmes et des hommes qui ont décidé de tenter l'improbable pour provoquer un bouleversement dans la représentation que chaque femme et chaque homme se fait du monde et de l'humanité.

Geoff enfonce le bouton presque rageusement.

— J'ai du mal à croire que c'est vous que j'entends tenir ce discours à propos de ce genre de mode d'action, Monsieur. Mais, parce que c'est vous, je le considérerai comme sincère... embarrassant mais sincère.

— Embarrassant, Geoffrey ?

Le gros malin ! Lui donner du Geoffrey au moment où il s'apprête à descendre tout ce beau monde en flammes.

— Puisque vous n'avez que peu de contacts, par ailleurs d'aucune représentativité, au Mambesi, et que vous ne vous appuyez sur aucune force militaire ou politique mambésémie, il ne s'agit pas d'un coup d'État mais d'une annexion, qui plus est privée. Oui, Monsieur, c'est très embarrassant.

Koffane détourne le regard.

— Embarrassant à hauteur de combien ? lance une voix.

— Je crains de ne pas comprendre, susurre Geoff dans le micro.

Sa main se crispe sur la serviette, qu'il tord en mèche de fouet. Pour qui le connaît, c'est très mauvais signe.

— À combien estimez-vous la levée de votre embarras, Général ?

C'est la même voix et, cette fois, Geoff a repéré à qui elle appartient : le trafiquant russe.

— Vu la distance qui nous sépare et tenant compte du fait que je ne suis pas armé, je dirais deux secondes, deux secondes et demie. Êtes-vous prêt à payer ce prix, camarade ?

Le Russe lui retourne un sourire pas si carnassier que ça. Varansky pouffe derrière lui. Ayan applaudit, cinq claps avant d'utiliser le micro de la tablette qu'elle partage avec son David de mari.

— Général... Geoff... du fond du cœur, bravo et merci. Je dois avouer que j'étais la plus réticente à votre venue... enfin, si je peux m'exprimer ainsi, car c'est plutôt nous qui avons fait le voyage pour vous rencontrer. Vous auditionner, d'ailleurs, serait plus exact. Vous l'aviez compris, n'est-ce pas ? Nous ne sommes pas ici pour vous convaincre de quoi que ce soit, sinon que nous ne sommes ni des guerriers, ni des vautours. Nous avons fait le déplacement, pour certains de très loin, et nous avons laborieusement organisé cette réunion pour *nous* convaincre que vous êtes celui qui saura tenir le rôle de guerrier dans notre aventure. Personnellement, je suis convaincue, en grande partie parce que vous ne l'êtes pas. Ni convaincu, ni guerrier... ni vénal, mais ça, si nous devons nous en assurer... merci Dimitri... Akwasi et Joseph nous en avaient déjà persuadés. Toutefois, si Akwasi et Joseph pensent tous deux très bien vous connaître, ils ne semblent pas connaître le même homme.

Geoff n'est pas exactement ahuri, mais cette femme le met mal à l'aise et il n'est pas certain de comprendre le fond de sa pensée. À tout hasard, il dit :

— J'imagine que, si vous parliez à mes compagnons d'armes ou à mon ex-femme, vous obtiendriez encore d'autres sons de cloche.

Il espérait quelques rires, il en est pour ses frais.

— Joseph pense que votre loyauté est indéfectiblement de nature patriotique, reprend Ayan imperturbable, et que, si vous n'avez jamais raté une occasion de critiquer les ordres, vous les avez toujours exécutés quasiment à la lettre.

— Ah ? Ça ?

— Akwasi nous a démontré que, en plusieurs occasions, vous aviez contourné voire déformé les ordres de Washington et, au moins une fois, vous leur avez purement et simplement désobéi, ce qui est assimilable à de la trahison.

— Passible de cour martiale, de forteresse et tout le tsoin-tsoin, sauf que la DIA n'en a rien su et que je n'agissais pas sous le drapeau américain, mais sous celui de l'ONU, même si le Pentagone et la Maison Blanche ont tendance à confondre les deux bannières. Méprise que j'ai longuement détaillée dans un courrier adressé au bureau ovale.

— Êtes-vous en train de dire que vous avez informé votre président que vous l'avez trahi ?

— Non, Madame... pardon, Ayan... j'ai reproché audit président de me demander de trahir le mandat que les Nations unies m'avaient confié à sa requête. Ce dont il a pris acte en réitérant ses ordres que j'ai, en l'occurrence, respectés. Il y a de fortes chances que je doive ma troisième étoile à ce que le président a considéré comme la parfaite démonstration de ma loyauté. Il m'a malheureusement été impossible de respecter l'ordre suivant, il aurait coûté trop de vies.